

L'ANGE DU VIRTUEL

LOUIS MARIN

Traverses, 1988, n° 44-45 : *Machines virtuelles*.

Il avait lu dans la *Somme théologique* de saint Thomas d'Aquin ceci qui l'avait fait rêver d'une autre sorte d'aventure mentale : « Puisque les anges ne sont pas des corps, et n'ont pas de corps qui leur soient unis naturellement, il leur arrive d'assumer des corps [...] les anges se façonnent, par la puissance divine, des corps sensibles qui représentent leurs propriétés intelligibles. C'est ce qu'on veut exprimer lorsqu'on dit que les anges assument des corps. A son degré ordinaire de dilatation, l'air ne retient ni la figure ni la couleur ; mais quand il est condensé, il peut revêtir différentes formes et réfléchir les couleurs : on le voit dans les nuages. C'est donc à partir de l'air que les anges forment des corps, avec l'assistance divine, en le solidifiant par condensation autant qu'il est nécessaire. »

Depuis il lui arrivait de dire : « Les anges sont des espèces de nuages », mais aussi « les nuages ont le genre des anges ». C'est par cette proposition double et apparemment réciproque, par ce tour de passe-passe de la parole qu'il s'expliquait la profonde, l'ésotérique sagesse de certains peintres qui laissaient entr'apercevoir des figures dans les gonflements et volutes des nuées qu'ils peignaient au fond de leurs tableaux, derrière les grandes images sacrées qu'ils dressaient face aux fidèles et qui les fixaient dans les yeux d'un air sévère, tendre ou désespéré. Des figures, c'était encore trop dire, des joues plutôt, des fesses, des seins, des ventres, des bourrelets lumineux et doux, mais aussi des boucles blondes, des lèvres rouges, des bouches entrouvertes sur des langueurs roses, une chair potentielle à l'état inchoatif, émergeant de la nuée pour aussitôt s'y confondre en fossettes d'écume et de vapeur qu'une lumière venue on ne sait d'où, irisait de reflets dorés. A moins que, pensait-il soudain, toutes ces métamorphoses n'aient cours que dans son regard et que les émois qu'elles provoquaient n'aient d'autre sujet que sa tête. « Certains prétendent que les anges n'assument jamais de corps et que toutes les apparitions mentionnées dans l'Écriture eurent la forme de visions prophétiques, c'est-à-dire que ce ne sont que des visions de l'imagination. » Mais le Docteur angélique ne répondait-il point à ceux-là que les anges qui étaient apparus à Abraham avait été vus par lui, par toute la famille, par Loth et par les habitants de Sodome. De même l'ange qui apparut à Tobie fut-il vu par tous ? Il est vrai que saint Thomas parlait du texte du livre et non des tableaux de peinture. Étrange oscillation, hésitation d'incertitude, indécidabilité ; **LA**, sur la toile peinte dans ce fond d'ombre et de lumière où les nuages prennent des formes de corps, où des corps s'évanouissent dans une inconsistance aérienne ; **ICI** dans son regard qui diffère de s'abandonner à son désir, de faire naître des figures dans un fond qui n'est précisément que la condition d'apparition et d'inscription de celles qui s'affirment par toute leur présence advenue de forme circonscrite. C'est cette hésitation qu'il trouvait dans le passage de la *Somme théologique* qu'incessamment il relisait : « Les anges se façonnent, *figunt*, avec l'assistance de l'Omnipotence, des corps sensibles. » Ils se fictionnent des corps que le regard humain peut voir, toucher, sentir, mais des corps feints, dont la feinte est faite de l'élément invisible dont seul le souffle est sensible lorsqu'il effleure la peau, fait voler les tentures, gonfle les voiles, pousse

les nuages dans le ciel... Les Nuages, les nuages, des créatures angéliques sans doute qui se dérobent à la prise sinon à la vue..., des corps sensibles qui s'exténuent non dans l'évanescence des vapeurs, qui se dissipent non dans les irisations de la nue, mais dans la **représentation**. Les anges, lisait-il et relisait-il, se façonnent par la puissance divine des corps sensibles qui représentent leurs propriétés intelligibles, des corps-signes, en un mot, qui n'ont d'autre présence aux sens que par leur renvoi au sens, un sens ou plutôt un pluriel de sens (leurs propriétés intelligibles), un potentiel de sens — intelligible — et pourtant enfoui dans les insondables immensités des hiérarchies célestes. Car comment connaître les propriétés intelligibles des anges lorsqu'ils environnent le Trône et chantent à l'unisson sinon par ces corps sensibles qu'ils se façonnent en forme et en couleur de nuages avec de l'air... Aussi lorsque, attentivement, de toute la puissance de son œil, il contemplait le fond d'ombre lumineuse et de clarté nocturne sur lequel s'enlevait une Vierge à l'enfant de Raphaël et que naissaient à la pointe de son regard des myriades d'anges, joues, bouches, boucles, bras à fossettes et cuisses potelées, il se demandait quelles propriétés intelligibles, le divin Raphaël tout imprégné de grâce lui proposait de reconnaître, que tous ces corps et ces visages de nuages représenteraient. A moins que, pensait-il tout à coup, ce soit justement cela, la mystérieuse fonction de ces anges en suspens d'apparition à son regard, de provoquer, à leur tour, dans son regard et dans son esprit, les fictions des propriétés que les purs esprits posséderaient lorsque, invisibles, ils assiègent de leur présence Celui que nul ne peut voir sans mourir. Ainsi il tentait d'imaginer des formes sans matière, infiniment diverses, des mouvements de toute vitesse et de toute lenteur, mais sans mobile, des couleurs sans espace ni lieu pour étendre leurs variétés, de pures intensités lumineuses où coexisteraient le chaud et le froid, le sec et l'humide, le dense et le rare, des temps qui seraient encore du temps, mais qui ne consisteraient qu'en une inexorable permanence, ou, pensait-il encore, qui ne seraient faits que d'une myriade d'instantanés simultanés, présents ensemble dans un ordre mouvant en chacune de ses parties et dont les relations resteraient mystérieusement inchangées par compensation immédiate de positions entre elles : n'est-ce pas tout cela que signifiait le change des nuages lorsqu'il les contemplait dans le ciel, les nuages ou les anges ou les vents qui les poussaient, les faisant apparaître et disparaître en autant d'épiphanies déchirantes à force de passer inaperçues ?

Mais vers quelles propriétés des choses intelligibles, les anges-nuages du tableau de Raphaël faisaient-ils signe par leurs évanescences similitudes sensibles, lorsqu'ils souriaient à son regard de toutes leurs fossettes charnelles ? Quels mystérieux affects, quelles secrètes passions, quels désirs inconnus, ces purs incorporels lui donnaient-ils à entrevoir par ce sourire du visage et du corps, d'un visage et d'un corps qui ne s'esquivaient dans l'ombre dorée des fonds que pour se métamorphoser en un autre corps, un autre visage ou un nuage, un sourire général qui n'appartenait à aucun visage en particulier, à aucune bouche, joue, lèvres, ventre ou cuisses, dont il ne pouvait même pas dire qu'il signifiait la simple béatitude d'être et de persévérer tout uniment dans son être, puisque tous ces

anges, qu'il discernait dans les brumes et les nuées lumineuses de la peinture, à proprement parler n'étaient pas, point encore ou déjà plus, mais seulement en procès de se fictionner un corps aérien par condensation autant qu'il leur était nécessaire pour attirer son regard vers leur présence formelle ou en cours de dissipation de leur assomption sensible dans les insaisissables souffles de l'esprit pour induire sa pensée la plus dégagée des choses à s'interroger sur les propriétés inconnues de la substance intelligible.

Ils souriaient, lui semblait-il, lorsqu'ils tendaient à prendre les corps enfantins de leurs cousins d'Eros, mais ils souriaient encore lorsqu'ils laissaient leurs fictions s'évanouir, impalpables. Une immense, une générale indifférence à être ou à ne pas être, voilà bien ce que pouvait laisser entendre ce sourire instable, miroitant par myriades : non pas quels affects, quelles passions, quels désirs, mais l'unique passion de l'indifférence : celle, inaperçue, des bords et des intervalles, celle qui précède les commencements et qui succède aux fins, parce que nul ne peut jamais savoir ce que sont fins et commencements, parce que nul ne peut jamais savoir si cette poussée, cette intention, cette puissance visent à être ou à disparaître : air, nuage, chair de lumière, corps, mais aussi bien l'inverse qui serait le retour à l'esprit pur. L'indifférence ou la passion du potentiel, l'affect du virtuel, la marque par défaut, l'index négatif, le vestige en creux de la puissance. Indifférence du sens du désir : le mouvement vers... était accueil dans... et retrait, disparition. Il lisait dans la *Hiérarchie céleste* de l'Aréopagite que les yeux angéliques — ces petits tourbillons que les puissances spirituelles se façonnent dans leurs visages pneumatiques — signifiaient « leur tendance à s'élever en pleine clarté vers les lumières divines, mais aussi bien la façon dont elles recevaient impassiblement les illuminations transcendantes, impassiblement, c'est-à-dire tendrement, avec souplesse, sans résistance, dans un envol rapide et pur » (*Hiérarch. cél.* 332 A parag. 3).

Il relevait encore dans saint Thomas ces deux solutions que l'Aquinat donnait aux objections nées de l'assomption par les anges de corps « vivants ». Ainsi la parole : « Parler est une activité vitale puisque la parole est formée par la voix, un son proféré par la bouche d'un animal, selon Aristote. » Avec la voix et sa modulation résonnante dans la cavité de la bouche, il retrouvait les souffles du vent et l'air solidifié dont les nuages étaient faits, ces nuages où les anges se façonnaient un corps, mais un air ici devenu cri, puis parole, prolation d'un sens, expression vivante. Le corps de l'ange était-il vraiment un corps vivant comme un de ceux qu'évoque Augustin dans *De Genesis ad Literam* (III, 10) à propos des démons platoniciens, animaux aériens parce qu'ayant la nature des corps aériens. Les anges parlent-ils ? Saint Thomas lui répondait donc : « Les anges ne parlent pas, au sens propre du mot ; ils produisent seulement dans l'air des sons qui sont semblables aux voix humaines. » Quelles mystérieuses communications spirituelles ces sons représentaient-ils, des sons si parfaitement semblables aux voix humaines que les « connaisseurs en sagesse divine » ont pu les transcrire en mots et en phrases humainement intelligibles ? Il se demandait comment de pures substances spirituelles

pouvaient communiquer entre elles, si même les termes de communication, de signe, de code, de syntaxe avaient encore un sens. Il imaginait des interpénétrations immédiates, des recouvrements par transparence, des translations par imprégnation, comme la giclée d'encre sur le buvard qui y devient un soleil noir. Mais comment penser ces énigmatiques transmutations de parole pour des êtres sans limites perceptibles, sans frontières, sans transparence ni opacité ? Comment imaginer des corps à enveloppes poreuses, car les anges se distinguaient les uns des autres, la substance angélique se divisait et se multipliait en nombres incalculables d'individus spirituels (n'y avait-il pas des générations et des hiérarchies d'anges, séraphins, chérubins et trônes, seigneuries, puissances et pouvoirs, principautés, archanges et anges) ; des enveloppes qui, sans résistance ni filtrage, ni tamisage, transmettraient du savoir les unes aux autres, par simple effusion des unes dans les autres, un savoir qui ne serait point lui-même articulé en mots, noms et verbes, ni énoncé en phrases et en discours, un savoir qui serait du vent et de la lumière aux déplacements instantanés ou quasi instantanés du haut en bas de la hiérarchie et de sa base insondable à son sommet indicible « car, le vent, tu ignores d'où il vient et où il va [...] » ? « C'est pour nous que les anges ont besoin d'assumer des corps et de proférer des sons qui ressemblent aux paroles humaines. C'est pour nous montrer par leur commerce familier avec les hommes ce que sera la société intellectuelle que les hommes espèrent avoir avec les anges dans la vie future. » Il se demandait aussi si les anges pouvaient avoir des secrets les uns pour les autres, si une pensée séraphique pouvait rester enveloppée d'une brume spirituelle qui l'eût rendue incommunicable au Chérubin voisin ou plutôt si deux Dominations par exemple par cet échange poreux de surfaces diaphanes qu'il était arrivé à imaginer comme leur mode de conversation, pouvaient se faire connaître une pensée sans que toutes les Dominations — pour ne prendre que les puissances célestes du même rang — en prennent aussitôt connaissance. Il se pourrait bien, pensait-il avec quelque satisfaction, qu'avec ce **défaut du secret**, une de ces mystérieuses propriétés intelligibles des esprits purs puisse ainsi être reconnue par un esprit humain tout alourdi par la matière corporelle, la première qui fut vraiment pensée parmi toutes les autres qu'il avait simplement imaginées, et dont la caractéristique était une défaillance, un manque : les anges n'ont pas de secret les uns pour les autres, à moins que le simple fait d'avoir un secret ou d'en communiquer un à un autre — en excluant ainsi nécessairement un tiers de cette communication — ne fussent des défauts ou des imperfections. Il fallait donc qu'il se mît dans la tête, lorsqu'il pensait aux substances spirituelles, que celles-ci ne pouvaient avoir d'être privé, qu'elles étaient sans intérieur ni extérieur et que le seul moyen de penser leurs limites — puisque encore une fois elles se distinguaient entre elles — était d'imaginer des membranes poreuses et des enveloppes transparentes, entre lesquelles toute communication s'effectuait par transfusion sans intermédiaire ni durée, en un instant qui n'était que du temps suspendu. Il s'émerveillait ainsi que le langage des anges, celui que les hommes entendent et comprennent, ne soit que l'écho sonore des souffles du vent et des rayons de la lumière par lesquels

les purs esprits émettent sans fin l'unisson inaudible et flamboient l'éblouissement éternel, double hommage à la divinité.

Le jour sans doute viendra, pensait-il, où les anges seront si nombreux à être présents parmi nous, si apprivoisés aux lourdeurs de notre corps et à ses obscurités, ou peut-être à l'inverse, où nous serons si accoutumés à cette innombrable présence entre nous, où notre chair, ses membranes et ses peaux, nos demeures et leurs murs, nos lieux et leurs frontières seront devenus si légers, si poreux, si évanescents qu'une translucidité générale sera devenue l'espace angélique de la communauté universelle. N'était-ce pas pour cette raison, se demandait-il, que les anges s'étaient formés des corps de nuages, réfléchissant d'ores et déjà sur leurs écrans blancs et gris les formes, les couleurs et, pourquoi pas, les mots des hommes ; des écrans blancs et gris translucides qui sont à la fois et au même instant une bouche et une oreille, une bouche émettant un souffle qui inscrit — par quelles énigmatiques opérations ? — des traces de sons tout semblables aux voix et aux mots humains dans une oreille, sur le tympan blanc-gris d'une oreille qui les entend sous cette forme silencieuse... Ne serait-ce pas pour nous faire comprendre notre universel destin d'anéantissement dans une cavité résonnante et sur une membrane vibrante, pour nous faire entendre la finalité d'abnégation qui nous serait promise, de disparaître dans une bouche-oreille où toutes les hésitations, les malentendus, les quiproquos, les bégaiements, les temps de codage, de décodage et de comptage seraient gommés, supprimés, effacés ou télescopés, non dans un nom unique ou une formule, une petite forme qui, à elle seule, délivrerait le secret, l'indicible, l'insondable, l'invisible secret de l'univers, des mondes et des sociétés, mais dans un souffle, un vent, un son qui, cette fois, cette unique fois, cette dernière fois ne ressemblerait plus, mais plus du tout, aux voix humaines.

D'une bouche à l'autre : il remarquait — et son intérêt passionné pour les choses de la parole ne pouvait qu'en être surpris — qu'en trois lignes, saint Thomas apportait une solution à la question du langage des anges, mais qu'en revanche, leur nourriture méritait un bien plus vaste développement d'écriture : « Certains des anges qui sont apparus dans des corps n'ont-ils pas mangé ? Ainsi à Abraham lorsqu'il était sous le chêne de Membré, à l'entrée de la tente au plus chaud du jour. Ayant levé les yeux voilà qu'il vit trois hommes qui se tenaient debout près de lui [...] » Après s'être prosterné devant eux, il leur offrit les galettes qu'avait pétries Sara, le veau tendre et bon qu'il avait fait préparer, du caillé, du lait... « il plaça le tout devant eux ; il se tenait debout près d'eux, sous l'arbre et ils mangèrent ». Les anges — car c'en étaient — exercent donc les opérations vitales dans les corps qu'ils assument ; telle est la redoutable objection à laquelle saint Thomas répond : « A proprement parler, les anges ne mangent pas. Manger, c'est prendre une nourriture qu'on peut transformer en sa propre substance [...] Mais les anges non seulement n'assimilent pas la nourriture prise aux corps qu'ils ont assumés, mais ces corps ne sont pas naturellement tels qu'ils puissent assimiler des aliments. Ils ne mangent donc pas réellement, mais ce qu'ils font représente la manducation spirituelle. C'est ce que

l'ange Raphaël dit à Tobie : « Lorsque j'étais avec vous, je paraissais manger et boire ; mais je me nourris d'un aliment invisible. » (Ib. 12, 18). Il lui était évident, par cette citation faite par saint Thomas lui-même, que les anges mangeaient : le repas préparé par Sara était bien « réel », veau, galettes, fromage, lait et tout cela fut bien absorbé par les trois visiteurs célestes — absorption que tout un chacun nomme « manger ». Toutefois, dans le cas de l'ange, cette opération-là était une apparence, une feinte, une fiction. Dans la bouche du corps que la créature spirituelle s'est façonné dans la substance d'un nuage, la bouchée de viande, la gorgée de lait se vaporisaient en un instant ; non pas chair et sang, mais air condensé et solidifié en une nuée dense. Disparition ou mystérieuse assimilation ?

A y réfléchir, personnellement et par fidélité à la lettre du texte, il inclinait pour la disparition des viandes et des boissons dans les corps aériens : fiction représentative de la manducation spirituelle ? Derechef, l'entrée dans le monde raréfié des essences et des propriétés purement intelligibles était pour lui dérive en rêverie où d'autres, les grands « connaisseurs en sagesse divine » l'avaient depuis bien longtemps précédé. Si des corps spirituels existent, avec leur vue, leur toucher, leur ouïe, leur goût, leur odorat spirituels, comme il l'avait lu et comme il lui arrivait sans cesse de le dire dans le langage de tous les jours (« j'ai vu ce que vous vouliez dire ; je sens que j'ai raison ; j'entends bien l'argument ; je touche au point faible du discours ; je goûte la douceur-de-cette-soirée »...), pourquoi ne pas penser un « manger » et un « boire » des purs esprits ? L'Aréopagite ne lui disait-il pas que « le goût en son image s'applique parfaitement aux puissances célestes en signifiant la plénitude des nourritures intellectuelles et l'art de s'abreuver à la fécondité des canaux divins » (*Hiérarch. céleste*, 332 b). Non, l'inquiétait davantage, lui posait une plus exigeante question, le mot de l'ange à Tobie : « Je me nourris d'un aliment invisible. » Non pas une nourriture **spirituelle** ni une manducation intelligible : ces termes laissent toujours la possibilité de penser la feinte angélique du manger et du boire comme une image ou une métaphore particulièrement convenable aux grossièretés de la pensée et de la parole humaines. En l'occurrence, Raphaël ne parlait point en figure lorsqu'il évoquait l'aliment des anges, un aliment qu'il n'était pas possible de voir, de toucher, de sentir, un aliment sans nom « humain », mais un aliment réel qui sustentait le corps aérien de l'ange, qui apaisait la faim et la soif du nuage qu'il avait assumé en corps auprès de Tobie sur les chemins qui conduisaient au pays des Mèdes. Il paraissait manger et boire lorsqu'il était avec lui et sa famille : mais dans le même temps, il se nourrissait d'un aliment mystérieux et secret, comme tous les anges lorsqu'ils ont pris corps et qu'ils mangent avec les hommes. Rêver de cette secrète nourriture : la penser au plus proche de son invisibilité comme des fragments de mots — il retrouvait là ses obsessions linguistiques —, comme les éléments d'un langage des langages, à la fois parties d'un langage originaire depuis très longtemps oublié et dispositifs miniaturisés de production de toutes les langues possibles ; sons inaudibles, comme des morceaux de silence, semblables dans leur texture « matérielle » à l'air dont le corps angélique

était façonné, mais d'une très grande puissance « nutritive » intellectuelle, puisqu'ils contenaient à l'état virtuel un nombre incalculable d'énoncés et de termes, dans un nombre fini, mais très élevé, de langues possibles ou réelles, c'est-à-dire en fin de compte, un nombre infini de pensées et de relations entre ces pensées. Se nourrir d'un invisible aliment au moment et dans la situation où l'ange partageait le repas des hommes et paraissait manger leur nourriture et parler avec eux, dans le lieu de l'hospitalité conviviale, consisterait pour la créature spirituelle à ingérer, au même moment (mais qu'est-ce que cette simultanéité et cette ponctualité temporelles pour un être dont le temps propre est un présent permanent ?), cette même nourriture, ces mêmes paroles, mais à l'état virtuel, invisible et inaudible, c'est-à-dire la totalité des possibles et des compossibles des choses mangeables et des mots dicibles dont le repas et ses mets préparés, le dialogue et ses mots échangés ne **réalisent** qu'une partie si infime que tout se passe comme si l'ange ne parlait, ni ne mangeait vraiment, mais produisait seulement avec de la nourriture (mangée) et de la parole (dite) de simples représentations de la manducation spirituelle et de la communication intelligible. Il lui arrivait ainsi d'imaginer le corps aérien de Raphaël comme un écran blanc et gris où apparaîtraient, pour aussitôt s'évanouir, les fragments silencieux et les traces immatérielles de paroles mangées et d'aliments énoncés cependant que s'élèveraient du nuage en forme de corps humain des sons grésillants semblables à certaines voix humaines dont les saveurs étrangères et les parfums exotiques surprendraient, par l'oreille, les attentes de sa langue et de son palais, ou encore semblables à ce qu'il avait entendu dire de la foudre lorsqu'elle est encore tapie dans la nuée d'orage et dont la musique est celle d'un essaim d'abeilles. De là à penser que l'aliment invisible dont parlait Raphaël à Tobie était une sorte de miel de mots, il n'y avait qu'un pas, un pas glissé de rêverie ; un miel de mots virtuels, originaires, alvéolaires ou cellulaires où les abeilles de foudre déposaient avec le miel les œufs de tous les mots possibles de toutes les langues possibles.

Mais l'ange est-il dans un lieu ? Le sentiment commun des philosophes n'est-il pas, avec Boèce, que les êtres incorporels ne sont pas dans un lieu car être dans un lieu, c'est être mesuré et contenu par ce lieu. Comment la créature spirituelle pourrait-elle être localisée ? L'argumentation lui paraissait en ce point décisive. Aussi la thèse contraire qu'il lisait dans l'article I de la question 52 de la *Somme* lui paraissait-elle d'autant plus émouvante, car le philosophème laissait la place à l'énoncé poétique : « Que tes Saints qui habitent dans cette demeure nous gardent en paix » et saint Thomas d'ajouter aussitôt : « Il convient à l'ange d'être dans un lieu » mais il n'y est pas de la façon d'un corps qui y est contenu et dont le lieu mesure sa quantité par ses dimensions mêmes de contenant du corps, en longueur, largeur et profondeur. « Les anges, lisait-il, n'ont pas cette sorte de quantité (mesurable par les dimensions locales), ils n'ont que la quantité virtuelle. Et si l'on dit que l'ange est dans un lieu corporel, c'est parce que sa puissance (sa vertu) s'applique d'une certaine manière à ce lieu », c'est-à-dire, glosait-il aussitôt, à ce corps qui est dans ce lieu et que l'ange a assumé par façonnement de l'air

en nuage. Dès lors, la question pouvait se récrire sous une autre forme beaucoup plus étrange — et cette étrangeté convenait assez bien aux plaisirs quelque peu déviants ou déviés de son intelligence — à savoir comment un nuage en figure et en couleur de corps, donc, par là même, habité par l'ange, peut-il être dit en un lieu puisque le nuage lui-même et ses métamorphoses, entre dilatation et condensation, vaporisation et condensation, apparition et disparition, émergence et évanescence, être et néant, semblent se jouer du lieu et de ses limites mesurantes d'enveloppement des corps. Le nuage, créature de l'horizon, non de celui qui limite et trace une frontière à l'œil, mais de celui qui appelle le regard au-delà du cercle qui enclôt le corps percevant vers « l'arrière-pays » de l'être ; le nuage, créature de l'espace ; l'ange-nuage, messenger de l'espace infini dans le monde clos des lieux mesurants et des corps mesurés : l'ange par l'image ou le signe de son corps aérien visible, créature infinie de l'infini : précisément puissance de l'infini ; « L'ange n'est pas contenu dans un lieu : en effet, si une substance incorporelle exerce sa puissance au lieu corporel, il est **dans** ce lieu qu'il occupe, non pas contenu par lui, mais l'enveloppant *quoddam modo*, d'une certaine manière. » Il lui fallait comprendre ces paroles difficiles ; il lui semblait qu'il était condamné à en chercher désespérément le sens parce qu'elles lui paraissaient détenir quelque vérité décisive concernant ce qu'il pensait de l'homme et ce qu'il pensait de la pensée de l'homme et du langage humain et de ce qu'il disait du langage humain... L'ange occupe un lieu : il n'est pas contenu dans ce lieu ; il assume un corps, il n'a pas un corps... L'ange ne parle pas, il émet des sons semblables à ceux de la voix humaine... L'ange ne mange pas ; il paraît le faire tout en se nourrissant d'un aliment invisible. C'était dans ces écarts, ces intervalles, c'était dans ces nuances entre réalité et apparence, modèle et imitation que jouaient assurément les fictions qui devaient l'introduire à la compréhension des grandes vérités qu'il cherchait, mais il avait, dans le même temps, le sentiment que ces fictions — ces corps que les anges se façonnaient, avec l'assistance de la puissance divine, dans l'air condensé — se jouaient de lui et de sa volonté parce que s'y déployait précisément une puissance (*virtus, dunamis*), une vertu, qui le dépassaient. Ces fictions, corps aériens émetteurs de mots, absorbeurs de nourriture qui n'avaient d'autre fonction que de l'inciter à comprendre les mystérieuses propriétés intelligibles des substances spirituelles et de leurs innombrables communautés et hiérarchies, ces fictions étaient précisément des puissances, des vertus : elles lui laissaient entendre d'un seul coup, dans une unique pensée, bouleversante comme l'éclair et qui avait des saveurs d'origine ou de fin de monde, deux significations, deux idées, deux notions qu'il ne pouvait habituellement penser que comme séparées, opposées et contraires : la possibilité et la puissance, car cette *virtus* que les anges appliquaient à l'air, à la nourriture, à la parole, au lieu enfin, avait l'incroyable force de « suspendre » non seulement la nécessité des relations entre les choses et les êtres, mais encore la réalité même des choses. Cette *virtus*, par une effarante **violence**, les transformait non point dans leurs doubles, leurs spectres ou leurs apparences, tous artefacts que les hommes savaient faire ou connaissaient depuis toujours, mais en des êtres d'une autre nature,

capables de produire une infinité de choses, mais condamnés pour le plus grand nombre d'entre eux à flotter à l'état larvaire, aux frontières de la « réalité ». Et si, comme cela lui paraissait probable, les anges innombrables exerçaient, chacun à leur ordre et selon leur place dans la hiérarchie, la mystérieuse vertu dont ils se trouvaient dotés sur l'ensemble fini des choses de ce monde, alors c'était ce que les humains ont coutume de nommer la « réalité » qui passait d'un coup à cet état larvaire, toutes frontières supprimées entre réel et irréel, monde et arrière ou autre monde, qui se multipliait en une infinité de virtualités. En un seul moment (mais encore une fois, qu'est-ce qu'un moment pour les puissances spirituelles qui connaissent tous les temps et tous les aspects du temps dans un identique présent suspendu ?), la réalité se vaporiserait en nuages, pour s'évanouir dans l'air impalpable, et passer dans l'univers pneumatique où disparaîtraient des myriades d'anges aériens qui seraient venus **virtualiser** le monde, les êtres, les corps, les sociétés... Le jugement dernier, temps et espace du monde tout traversés d'anges invisibles en procès de virtualisation du réel, serait peut-être une pure surface grise, sans bords, fourmillant d'innombrables points lumineux clignotants, le moment du « réel » devenu ange.